

peloton de René, et ceux de Norman me couvrent aussi de leur feu. La fusillade ne cesse pas. Je bondis :

— En avant... Au-delà du pont!

Je franchis l'obstacle par bonds. Au dernier, je me casse la figure : les soldats de l'A. N. C. ont creusé un grand trou que je n'ai pas aperçu, regardant surtout les buissons d'où ils pouvaient nous canarder. Je me sons du trou et me planque derrière un arbre.

Les Léopards me suivent et passent le pont deux par deux, bondissant calmes et disciplinés, comme à l'exercice. Ce sont de bons soldats qui se mettent réglementairement en position, bien camouflés et l'arme prête, dès qu'ils ont franchi l'obstacle.

L'adjudant Christian fait boucher le trou et les véhicules franchissent le pont à leur tour. François continue le tir au mortier mais ralentit un peu la cadence. L'A. N. C. ne répond plus.

Nous entendons les officiers ennemis donner l'ordre de repli sur Nyunzu. Nous agrandissons notre tête de pont par quelques patrouilles et nous nous installons solidement.

Nous étions morts de fatigue et une soif ardente nous dévorait. Nous subissons, joyeux et épuisés, cette réaction nerveuse qui suit le combat victorieux. Ces rires, ces mains qui tremblent, ce poids dans tous les muscles, ces frissons.

Les soldats de l'A. N. C. avaient jeté leurs armes dans le marais; nous les avons récupérées avec des cannes à pêche. Nous avions au butin six cents fusils, cinq mortier de 60, deux mortiers de 81 et une mitrailleuse.

Nos deux pelotons avaient mis en déroute deux bataillons. Nous n'avions subi aucune perte et René était bien vengé.

La panique qui avait pris ses hommes l'avant-veille semblait bien oubliée.

Tous les soldats m'entouraient et me répétaient, en riant à belles dents :

— Rien ne peut résister à notre Léopard.

Il était 5 heures du soir. La bataille du pont de Buyu se terminait.

Le lendemain, je poursuivis la progression d'une vingtaine de kilomètres, sur les deux axes de Niemba et de Byanwe, et je plaçai des positions des Gendarmerie pour protéger le terrain conquis.

C'est au camp de Kansimba, au milieu de mes hommes de ce Commando devenu le fameux Bataillon Léopard du Katanga, que le major Baron vint nous féliciter de nos exploits. Il avait une surprise pour moi :

— Vous êtes nommé major.

Ce grade de commandant venait sanctionner une victoire dont l'ampleur dépassait ce que j'aurais pu espérer. En effet, les troupes de l'A. N. C., dégoûtées de tous leurs échecs dans le Nord-Katanga avaient décidé purement et simplement d'abandonner la partie et de regagner le Congo par Kabalo. Leur fuite constituait une gifle magistrale pour les responsables de l'ONU qui avaient donné un matériel merveilleux à l'A. N. C. Il n'en restait rien.

Quel scandale pour les beaux parleurs qui avaient tant de fois annoncé la fin de la « sécession » katangaise!

Cette époque fut peut-être la plus belle du Bataillon Léopard et nous avions même... une aviation. Cinq appareils venaient d'arriver à Kansimba sous le commandement du major Alexander, un Polonais qui avait fait la guerre de 39-45 dans la Royal Air Force. C'était un excellent pilote et un homme courageux. J'aimais partir avec lui pour des vols d'observation qui me permettaient de mieux connaître ce pays que nous étions en train de conquérir et de pacifier.

Mais le commandement des forces katangaises me demanda de laisser les opérations en suspens et de ne pas accentuer davantage ma pression sur l'ennemi : la partie qui se jouait à Elisabethville devenait autant diplomatique que militaire. Il ne fallait pas trop provoquer l'ONU.

Après avoir tant griffé, nos Léopards doivent faire « pattes de velours ». Mais ils ne seront jamais trop nombreux pour rejoindre mon Commando de Kansimba, dont je veux faire la plus belle unité de l'armée katangaise. Je forme alors une nouvelle compagnie à quatre pelotons, avec tout son équipement, son matériel et son armement.

Je recrutai des hommes solides et décidés. Je choisis



des athlètes dont la moyenne d'âge restait de seize ans. Eux aussi allaient faire de bons Léopards.

Dans le Sud-Katanga en revanche, la situation devenait de plus en plus mauvaise. Je fus convoqué par le major Baron et dus me rendre à Jadotville.

Nous étions à mi-décembre. L'année ne s'achèverait pas sans drame.

Mon chef m'accueillit cordialement et me dit aussitôt :  
— Schramme, dépêchez-vous. Le président Tschombé veut vous voir dans sa résidence de Kipushi.

C'était le capitaine Michel de Clary qui devait me conduire auprès du chef du gouvernement katangais. Cet ancien officier de l'armée française qui avait fait brillamment la campagne d'Italie remplissait des fonctions assez mal définies de « conseiller militaire » de Tschombé. Je savais qu'il ne s'entendait pas très bien avec le major Baron et je déplorais ces stupides rivalités d'état-major, tandis que nous nous battions dans la brousse. Baron était plus ou moins « viré » de son commandement mais restait sur place. J'aimais bien son allure de père tranquille. C'était un homme plus efficace que son air effacé le laissait supposer.

Clary, sûr de lui, m'emmena pour rencontrer le président. Ma photographie se trouvait dans toutes les guérites des sentinelles de l'ONU et de l'A. N. C. On avait même fixé le montant de la prime promise à ceux qui parviendraient à m'arrêter. Il fallait donc me mettre en civil et me confier à la chance...

Je passai sans encombre les barrages de l'ONU et arrivai chez le président à Kipushi. On me fit attendre dans une antichambre pendant plusieurs heures.

Je comprenais bien que j'étais indésirable pour certains membres de son entourage et que le barrage s'organisait solidement autour du chef de l'Etat katangais.

J'avais l'impression d'être berné et commençais à en avoir assez de « poireauter ». J'annonçai à Michel mon intention de repartir sans tarder dans le Nord-Katanga où le travail ne manquait pas.

Tout le monde semblait bien tendu et je sentais même un vent de panique. Personne n'avait plus confiance dans personne. Le torchon brûlait depuis longtemps entre les Belges et les Français; le colonel Faulques venait de

quitter le Katanga en claquant la porte. Il devait partir se battre au Yémen... où le rejoindraient certains mercenaires.

Pendant ce temps-là, les troupes de l'ONU contrôlaient Elisabethville et se préparaient à attaquer Jadotville.

J'avais hâte de retourner dans mon bastion du Nord-Katanga. Pourquoi m'avoir fait venir de si loin pour ne pas me recevoir? J'étais fort en colère.

On finit par me transmettre un contordre :

— C'est à Elisabethville que le président veut vous voir.

— Impossible. Je suis trop recherché pour continuer à circuler sur les routes.

Je comptais atteindre Jadotville juste avant la tombée de la nuit. Je resterais donc à Kipushi pour attendre le président Tschombé qui y passait souvent la nuit...

Le temps coulait et il ne me restait plus que vingt minutes de jour pour atteindre Jadotville. Le major Baron me dit alors ce que désirait le président Tschombé.

— Il veut vous donner le commandement en chef de l'armée katangaise.

Je tombais des nues. Et je découvrais en même temps toutes les intrigues de l'arrière et les rivalités entre volontaires français et belges.

Après le départ du colonel Faulques, « Bob » Denard apparaissait comme « l'homme fort » du Katanga.

Je connaissais peu Denard. Lors des opérations sur Elisabethville, quelques mois auparavant, il s'était contenté de servir les mortiers. Ancien quartier-maître des commandos-marine en Indochine, il tenait à sa réputation de baroudeur et avait un sens indéfinissable de la publicité. Colosse en tenue camouflée, avec sa grande gueule et sa face rubiconde barrée d'une épaisse moustache, il jouait volontiers les matamores et attirait autour de lui journalistes et photographes comme des mouches.

Il était arrivé au Congo avec les deux galons de laine rouge d'un caporal. J'avais été un peu scandalisé de son avancement ultra-rapide. D'abord sous-lieutenant puis capitaine deux mois après, il brûlait toutes les étapes...



Certains accusaient même Denard d'avoir commis un faux en écriture pour sa promotion au grade de commandant. En réalité, il avait simplement glissé l'ordre de nomination sur le bureau de Tschombé. Il savait, comme nous tous, que le président du Katanga adorait signer les papiers officiels...

Je ne me souciais pas du tout de commander une armée où les mercenaires européens ne m'inspiraient guère plus confiance que les gendarmes katangais.

Pauvres gendarmes ! On en comptait près de douze mille mais, mal encadrés, ils partaient en débandade. Tandis que dans le Nord du pays j'étais arrivé à en faire des unités presque opérationnelles, dans le Sud ils devenaient lamentables. Une troupe sans discipline n'est qu'une horde...

Et la discipline restait sans doute ce qui manquait le plus à l'armée katangaise. Les volontaires européens, qui se nommaient « Volos » et que leurs ennemis avaient baptisés « Affreux », n'en faisaient qu'à leur tête. Ils ne comprenaient pas grand-chose au pays et méprisaient les indigènes. Un homme comme Denard qui aurait dû coopérer avec le chef des Balubas, Kasongo Niembo, négli-geait ce travail avec les populations. Il voulait faire la guerre plus que la paix. Tout casser.

Pourquoi le cacher ? il n'y avait pas grand-chose de commun, hormis parfois le courage, entre les mercenaires, attirés en Afrique par l'appât du gain et le goût de la bagarre, et tous ceux qui, comme nous, ne songions qu'à défendre cette terre qui nous apparaissait comme nôtre.

Pour beaucoup de mercenaires, le Congo n'était qu'une aventure, qui pouvait aussi bien se poursuivre au Yémen. Bob Denard n'allait pas tarder à y rejoindre le colonel Faulques, en compagnie de quelques « Affreux » célèbres, comme Tony de Saint-Paul qui devait être tué un an plus tard, à la Noël 1963, lors d'un bombardement des forces yéménites par l'aviation égyptienne.

Le 27 décembre 1962, je roulais vers le Nord pour retrouver mes hommes au camp de Kansimba. J'avais été reçu par le général Moké et le colonel Mokito avant mon

départ, mais je n'avais su répondre à leurs félicitations que par un méprisant :

— A quel sert de gagner dans le Nord si vous vous laissez tromper dans le Sud ?

Mais les paroles ne servaient plus à rien. L'armée katangaise semblait atteinte d'un cancer. On commençait à reconnaître les vendus et les lâches.

Ce climat pourri me prenait à la gorge et j'avais hâte de me retrouver parmi mes hommes, si francs et si braves. Le major Baron m'avait dit, en me quittant à Jadotville :

— Sois prêt à tout. Je te prévien-drai à la première alerte.

Sans tarder, j'avais préparé les véhicules, les munitions et les vivres pour mes compagnies, tenues en alerte.

Je fis une dernière fois le tour de mon secteur. Tout était calme. Tout n'avait jamais été aussi calme. Quelle tristesse !

Pourtant, les travaux continuaient et le terrain d'aviation de Kiambi que construisaient mes hommes avait déjà dans les 300 mètres de long.

Un ronflement de moteur. C'était Jacques, le fameux pilote de chasse qui fut le premier aviateur katangais. J'aimais bien Jacques. Il avait atterri naguère à Elisabethville avec un Fouga-Magister bricolé, rapiécé, peinturé de pin-ups et de têtes de Léopards, et s'était proclamé aussitôt « commandant des Forces aériennes du Katanga ». Son quartier général était une petite guérite de bois bordant un champ aride dont il avait lui-même coupé à la machette les cactus pelés. Mais on le trouvait aussi souvent dans les bars d'Elisabethville. Cela ne l'empêchait pas d'être brave et d'avoir attaqué, lors des combats contre l'ONU, les positions tenues par nos adversaires, se payant le poste de commandement d'un général indien et obligeant ce très digne officier à chercher refuge dans sa piscine...

En passant au-dessus de mon terrain, Jacques me faisait des signes que je ne comprenais pas. Il finit par atterrir et me donna alors les nouvelles :

— Les troupes de l'ONU ont rompu la trêve et attaqué Jadotville. Les « Volos » refluent en désordre. Ça va mal.

— Qu'en penses-tu ?



— Nous sommes perdus... Bonne chance, Schramme. Je donne l'ordre à mon fidèle Norman de me trouver une voiture rapide. Quant aux troupes de Kiambi, elles devraient rejoindre sans tarder le camp de Kansimba, notre base arrière. Les gendarmes avaient pour mission de leur côté de tenir sur place au maximum.

Norman a trouvé cette voiture rapide. Nous sommes le 4 janvier, au début de l'après-midi. Je tiens à rejoindre la base arrière du Bataillon Léopard le plus vite possible et à précéder les hommes venus de Kiambi. Je trouve Norman très fatigué et je décide de conduire moi-même.

A mi-route, je m'aperçois qu'il n'y a plus de freins... Peu importe, il faut continuer. Dans un virage je me trouve nez à nez avec une jeep de la Gendarmerie katangaise qui vient de Kapona. C'est l'accident!

Mon pauvre Norman a deux côtes et la rotule fêlées. Et moi quatre côtes et la hanche fêlée. Nous souffrons de multiples contusions et notre voiture rapide n'est plus que mal dans le fossé et attendre de l'aide...

Voici enfin la colonne de Léopards qui arrive de Kiambi. Nos hommes nous recueillent, déblayent rapidement la route et repartent. Norman et moi souffrons atrocement. A la douleur physique s'ajoute la rage morale de voir toute notre œuvre dans le Nord-Katanga compromise par l'incapacité de nos alliés dans le Sud-Katanga. Jamais un accident ne me sembla si douloureux.

Au camp de Kansimba, notre fidèle ami, Lucien, le chef de la plantation, nous soigne de son mieux. En vieux colonial il sait tout faire, même de la médecine.

Nous n'avons pas le droit de nous arrêter. Il faut descendre, tous ensemble, vers le Sud. On a grand besoin des Léopards là-bas.

Ce fut le 6 janvier 1963 que notre convoi quitta le camp de Kasimba où notre petit Commando de huit Blancs et de vingt Noirs avait formé, un an auparavant, les premiers cadres du magnifique Bataillon Léopard. Notre charroi comportait 80 camions, 24 jeeps,

à bombonnettes et notre belle ambulance. Il pleuvait sans fin une pluie lourde et triste. Un vrai temps de retraite. Les gouttes de pluie se mêlaient parfois à des larmes. Tout gâchais!

Les routes étaient détrempées, infectes. Il pleuvait toujours. Il semblait que tout le ciel pleurait notre départ. L'année 1963 commençait d'une manière lugubre.

A Fweto, nous connaissons les premiers ennuis mécaniques et perdons 24 heures. Il faut continuer, passer le lac, arriver à Mitwaba, se reposer rapidement et profiter de cette halte pour tenter un contact radio avec les autres.

Personne ne répond à Elisabethville, ni à Jadotville. Que sont devenus nos amis, les « Volos » européens de l'armée katangaise?

Il pleut toujours.

Mélancoliques, nous replions l'antenne de radio et nous reprenons la route du Sud. Nous roulons jusqu'aux chutes de la Kyubo.

Un chauffeur s'endort soudain et percute le camion précédent. Il faut abandonner le véhicule hors d'usage dans le fossé. Je suis furieux et mes blessures me font toujours beaucoup souffrir. Et ce silence radio...

— Essaye encore d'avoir le contact.

Mais rien ne nous répond.

A Bunkeya, nous essaierons à nouveau d'obtenir le contact. Toujours rien.

Des civils nous conseillent de nous diriger sur Lubudi. Le moral de tous paraît au plus bas.

La route devient épouvantable. Un torrent de boue. Nous avons mis dix jours pour accomplir 40 kilomètres. Dix jours de fatigue, dix jours de courage, dix jours qui ressemblaient à un cauchemar. S'embourber... Se désembourber... S'embourber.

Sans fin, nous devons tirer nos camions de cette route liquide qui les aspirait comme un marécage. La pluie ne cessait jamais.

Nous n'avons plus de vivres. Un soir, je décidai, pour remonter le moral et remplir le ventre, de confectionner une soupe gigantesque.

Dans un fût de deux cents litres, je mélangeai de



l'eau du marais, des tomates, des biscuits et même de l'herbe. Ce breuvage insolite fut remué à la pelle et chauffé au feu d'essence...

Nous étions tous si trempés et si affamés que ceux qui participèrent à ce festin improvisé n'hésitèrent pas à affirmer :

— C'est la meilleure soupe de notre vie.

A 40 kilomètres de Lubudi, nous avons eu la joie de recevoir un renfort inattendu. Mon cousin venait à notre rencontre avec sa jeep. Il était accompagné d'un garçon qui avait emprunté un camion abandonné près de Jadotville et l'avait rempli de matériel de dépannage et de ravitaillement pour nous venir en aide. Il se nommait Michel et donnait des cours de français à l'Athénée de Jadotville.

Sous-lieutenant de réserve dans l'Armée belge, Michel savait se servir des explosifs. En venant à notre rencontre, il avait fait sauter un pont sur la rivière Lufira, entre Elisabethville et Judotville, retardant ainsi de cinq bonnes journées l'offensive des « Casques bleus ».

Michel m'apparut tout de suite comme un garçon volontaire et cultivé. Des lunettes à grosse monture adoucissaient ce que son visage pouvait avoir d'énergique. Il se révéla très vite comme un chef. A un moment où je me trouvais, ainsi que Norman, fort handicapé par ce stupide accident de jeep, sa présence m'aida beaucoup.

Il ne devait plus quitter le Bataillon Léopard et allait devenir mon bras droit.

Le 19 janvier, nous sommes arrivés à Lubudi. La population, amicale et résignée, nous souhaita bonne chance, les larmes aux yeux.

Avec une sorte de férocité, les Léopards se reposent et mangent. C'est la première fois depuis une semaine.

Le jour suivant, nous reprîmes la route vers Bukama et bifurquons pour rejoindre le camp du Marinel où avait commencé mon aventure militaire au Katanga.

C'est ce soir-là que je devais apprendre que tout était perdu.

Le dernier poste que nous tenions encore, Kolwezi, allait se rendre aux « Casques bleus » de l'O. N. U. Le lendemain, le président Tschombé estimait que toute

résistance militaire devenait impossible et finissait par céder au chantage des Nations unies. Le Katanga libre avait vécu.

Les volontaires blancs n'avaient plus rien à faire dans ce pays. Mes Léopards noirs y devenaient tout aussi indésirables. Pourquoi a-t-il fallu que mes dernières heures sur cette terre tant aimée soient marquées par une algèbre avec l'un de nous ?

Pour étions arrivés à Mutshatsha, ultime étape avant de quitter le Katanga. Bob Denard, dont les troupes avaient déjà gagné Dilolo, aperçut notre colonne alors qu'il se rendait à Kolwezi pour rencontrer le président Tschombé.

Il semble furieux et m'apostrophe avec une violence inouïe :  
— D'où venez-vous ? On vous attend depuis des jours et des jours.

Je ne suis pas d'humeur à entendre de tels reproches. Et puis j'ai aussi beaucoup de choses à dire. Avec autant d'urgence que Denard, je lui jette en pleine figure :

— Depuis des jours et des jours, je vous attendais tout aussi à la radio... Pourquoi avez-vous gardé le silence ? Oui, pourquoi ?

Bob Denard préfère ne pas me répondre. Je m'étais aperçu que cet homme, malgré sa réputation de bon baroudeur, perdait pied dès que lui étaient confiés les commandements que son ambition exigeait. Je devais apprendre par la suite que sa retraite avait été sans gloire. D'Elisabethville à Kolwezi, la route et le rail sont parallèles. Mais au lieu de détruire tous les ponts, il se contenta, à chaque cours d'eau, de faire sauter soit l'un, soit l'autre, permettant ainsi aux troupes de l'ONU de le talonner jusqu'à Kolwezi, sans même essayer de les retarder par des embuscades.

Je pris congé de lui avec une brutale rapidité :

— Adieu. Je pars avec mes hommes. Je ne veux pas que toute cette boue les éclabousse. Ils sont trop braves et trop purs...

Et j'ajoutais, à voix plus basse, comme un serment que je me faisais à moi-même :

— Je les sauverai.



Pour sauver les Léopards, il n'y avait plus qu'une issue : l'Angola portugais. Le lendemain, je faisais prendre à mon convoi la direction de Dilolo, le poste frontière.

Nous y arrivons, fourbus et couverts de boue.

— C'est toi, Jean!

Mes cousins qui m'avaient accueilli au Katanga se trouvaient eux aussi au poste frontière. Découragés et inquiets, ils m'entouraient de toute leur affection. Tous les civils, autour de nous, prenaient part à notre peine et à notre colère. Invaincus dans toute cette campagne, mes Léopards ont été trahis... Nous étions prêts à nous battre jusqu'au bout. C'est la rage au cœur que nous avons obéi aux ordres de nos chefs et rompu le combat.

Mais nous avions gardé notre honneur et nos armes.

Dès le lendemain, je rencontrai un officier portugais à la frontière et discutai avec lui des conditions de notre entrée en Angola. Il connaissait mon Bataillon de réputation et n'avait pas besoin de détails pour savoir que tous mes hommes étaient dignes de l'accueil que l'on réserve au courage malheureux.

C'est le 25 janvier 1963, à 10 heures du matin que nous devions franchir la frontière et remettre nos armes.

Pendant toute la journée, nous avons nettoiyé le matériel. Nous voulions apparaître, pour notre dernière parade, plus impeccables que jamais.

Le lendemain, à l'heure dite, nous avons quitté Dilolo, pour conserver notre liberté, au prix même de l'exil.

Tristes mais fiers, mes Léopards franchissent, un à un, la frontière entre le Katanga et l'Angola. En bon ordre. Pas un n'aura un regard en arrière. La tête haute, nous quittons ce pays qui est le nôtre et où nous nous sommes jurés de revenir.

## DEUXIÈME PARTIE

### LA PACIFICATION



## RENOUVEAU A LÉOPOLDVILLE

*Vingt mois d'exil.*

*L'accueil des Portugais de l'Angola.*

*Le Congo s'installe dans le désordre sanglant.*

*Pour les « Casques bleus » : mission accomplie.*

*De séparatiste Tschombé devient le réconciliateur.*

*Le retour des Léopards et des gendarmes katangais.*

*Tschombé forme le nouveau gouvernement et sollicite*

*l'aide de techniciens belges et de volontaires étrangers.*

*La création de la 5<sup>e</sup> Brigade à Kamina.*

*Nous devenons le 10<sup>e</sup> Commando.*

*Le Nord-Katanga n'est plus que ruines.*

*Premier objectif de l'offensive : Kongolo.*

*Ordre de faire demi-tour et de foncer vers l'Est.*

Les mois d'exil paraissent toujours très longs. Regroupés en Angola, les Léopards perdaient, certains jours, l'espoir de revoir le Katanga. Nous avions franchi la frontière à la fin de janvier 1963. Il faudra attendre le début d'août 1964 pour retourner dans notre pays. En vainqueurs.

Malgré le bon accueil des Portugais, nous vivions tristement en Angola. Inactifs et désarmés.

Je me rappellerai toujours ce premier soir, à Texeira de Sousa. Le cœur lourd nous venions de franchir le Kasai, qui, près de sa source, marque la limite entre le Katanga et l'Angola. Sur la place de la petite cité portugaise, en plein air, nous avions été invités à dîner. Ce fut un repas funèbre où l'on parlait à voix basse. De l'autre côté du fleuve, un pays libre venait de mourir.



Nous étions les soldats de Tschombé. Les vaincus. Les « Affreux ».

Le soir même, nous prenions le train. Il nous fallut toute une nuit pour gagner Luso. Abrutis de fatigue et de chagrin, mes hommes dormaient comme des bêtes épuisées. Ils ne chantaient plus, mes Léopards... Le train sifflait dans les ténèbres de la savane paisible et nous emmenait vers l'Ouest — vers la paix et vers l'exil.

Notre premier cantonnement, à Luso fut un hôpital encore inachevé. Je m'étais acheté une vieille jeep Minerva et je faisais la liaison entre ce camp improvisé et l'hôtel Luso, où les officiers prenaient leurs repas, avec nos camarades portugais.

Plus mes soldats étaient abattus par cette défaite dont ils n'avaient pas la responsabilité, et plus ils tenaient à se montrer disciplinés. Leur tenue impeccable faisait oublier qu'ils étaient des vaincus. Ils en imposaient même à leurs hôtes et le gouverneur de la Province les regardait presque avec envie. Il m'invitait souvent et me répétait :

— Voilà ce que j'appelle de vrais soldats...

Notre séjour à Luso dura huit mois. C'était un peu « la vie de château », mais nous savions bien qu'il n'y aurait jamais plus de vacances pour nous avant d'avoir retrouvé le Katanga.

En septembre 1963, le Bataillon Léopard fit mouvement de Luso à Lutuai, situé à une grosse centaine de kilomètres, dans une zone assez sauvage. Je trouvais enfin un camp selon mon cœur : il y avait tout à organiser!

Construire des baraquements, reprendre l'instruction, entretenir les équipements... mes hommes ne manquaient pas de travail. Quant à moi, j'avais un gros souci : celui de trouver de quoi faire vivre tout mon monde. Environ quatre cents hommes, totalement coupés de leur pays. Je devais trouver de l'argent et c'est une opération qui est beaucoup plus difficile à mener qu'une bataille contre les troupes de l'A. N. C. ou de l'ONU!

Je profitai de cet exil pour suivre des cours militaires et passer des examens. J'avais commandé un Bataillon

sur le terrain. Mais un peu de théorie me paraissait utile. Les Portugais, qui ont su résister à la subversion en Angola, sont des gens avec qui l'on peut parler de la guerre révolutionnaire. Les uns et les autres nous avions fait l'expérience du terrorisme « à la chinoise », au cœur de ce continent resté si souvent à l'âge des sorciers.

Katanga et Angolais, nous avions compris qu'il n'existe qu'une riposte à l'agression : former de bons soldats, disciplinés et résolus, certes. Mais aussi toucher le cœur des populations. Gagner la paix est encore plus important que gagner la guerre.

Les Léopards avaient trouvé une tanière en Angola. Mais leur terrain de chasse restait le Katanga. Ce qui se passait au Congo allait justifier notre combat antérieur et nous donner l'occasion de reprendre les armes.

Nos « vainqueurs » se trouvaient en plein chaos. Tandis que le président Kasavubu jouait de plus en plus les potiches à Léopoldville, tiraillé entre le gouvernement du syndicaliste Adoula et les forces armées du colonel Mobutu, la rébellion continuait d'ensanglanter le pays et trouvait ses places fortes en Province-Orientale, dans le Kivu et surtout dans ce Nord-Katanga que nous avions pacifié, au prix de tant d'efforts, quelques mois auparavant. Albertville devenait un des centres de la rébellion.

Pillards, soldats mutinés, sorciers dansaient un terrifiant ballet dans tout le Congo. A des pratiques sanglantes surgies de la brousse correspondaient, à Léopoldville, les pires usages inspirés par une caricature de démocratie. La valse des portefeuilles se poursuivait, dans une grotesque imitation de ce que les habitudes parlementaires ont de plus nocif. Tandis que la population mourait de faim, on avait compté, en moins de deux ans, près de trois cents ministres! Malgré une situation économique et financière catastrophique, le gouvernement de Léopoldville trouvait le moyen d'entretenir, tant bien que mal et plutôt mal que bien, quinze mille fonctionnaires et trente mille soldats.

Les uns et les autres se détestent. Les militaires s'opposent aux politiques. Partout, la jeunesse se révolte contre les incapables. Mais c'est pour ajouter encore un



désordre à un désordre... L'administration, pourrie jusqu'à la moelle, est aussi détestée qu'impuissante. Les humbles se dressent contre les grands, la brousse contre les villes. Mais la vague qui soulève le pays va provoquer un raz de marée encore plus dévastateur.

Les chefs de la révolte — petits cadres de l'armée et anciens membres des jeunessees — n'ont aucune autorité sur leurs hommes. Ceux-ci vont être rapidement pris en main par de vrais agitateurs, formés aux méthodes chinoises. Très vite, des groupes entiers de soldats de l'A. N. C. se joignent à eux, au fur et à mesure de l'avance des troupes rebelles. Ils leur livrent matériel et armement.

Décidément, les troupes du colonel Mobutu sont incapables de faire régner l'ordre dans le pays. Elles ont échoué lamentablement contre Moïse Tschombé dans le Katanga. Tout aussi lamentablement, elles vont échouer contre Gaston Soumialot dans le Kivu, où, depuis mai 1964, il essaye de faire de cette province une « démocratie » à la chinoise, fort encouragé par l'ambassadeur de Pékin au Burundi voisin.

La rébellion contre le gouvernement central de Léopoldville utilise à la fois le matériel militaire le plus moderne, très souvent d'origine tchèque, mais ne néglige pas les ressources de la sorcellerie locale. Les rebelles se baptisent « Simbas » ce qui veut dire Lions, et se persuadent de posséder une protection magique contre les sagaies et les balles : le « dawa ».

Les « Casques bleus » de l'ONU, qui ont rétabli dans le sang « l'autorité » du gouvernement officiel de Cyrille Adoula et du colonel Mobutu, apparaissent de plus en plus débordés.

Ils ne s'aperçoivent même pas, ces soldats de la paix, du trafic d'armes qui alimente la rébellion. Et personne à l'ONU ne s'élève contre une des plus ignobles opérations de « lavage de cerveau » de l'histoire du monde communiste : dans les forêts de l'ancien Etat libre du Kasai, des enfants ont été enlevés. Ce sont les orphelins survivants de l'affreuse tuerie tribale organisée par Patrice Lumumba, qui n'avait pas hésité à faire massacrer les Balubas par les Luluas. Ces enfants, transportés

à Pékin, servent formés comme agitateurs et terroristes. Les Simbas, chez qui se mélangent, en une épouvantable confusion, théories modernistes et cruauté ancestrales, s'opposent aux chefs coutumiers traditionnels. Certains se réunissent pourtant clandestinement et des messages servent d'agents de liaison entre tous les camps.

Le Congo est en train de sombrer. Massacres et palatins se succèdent dans une effarante monotonie.

Mais pour l'ONU, tout va bien : le Congo est enfin libéré des « oppresseurs belges », la sécession katangaise est notée, la démocratie est rétablie et il y a même deux gouvernements au lieu d'un ! Certes, Antoine Gizenga, le successeur de Lumumba, est en prison mais ses partisans se sont réunis autour de Christophe Gbenye qui dirige à l'étranger le C. N. L., Comité National de Libération, tandis que Pierre Mulelé et Gaston Soumialot contrôlent les trois quarts du pays. La rébellion profite de l'appui du Soudan, c'est-à-dire du Caire. Et derrière le Caire, on trouve Moscou et Pékin.

Tout cela importe peu à l'ONU. Ce qui compte c'est qu'il n'y ait plus au Congo de volontaires blancs : le danger fasciste » est écarté!

Alors, le 30 juin 1964, quatre ans jour pour jour après la proclamation de l'indépendance, les soldats de l'ONU abandonnent définitivement un pays où ils ne laissent que des souvenirs sanglants.

Le désordre est total. Seul un homme pourrait l'enrayer. Son nom est sur toutes les lèvres. Mais ce serait le retournement le plus fantastique de l'histoire délirante de ces quatre années de pseudo-indépendance congolaise. Cet homme, c'est Moïse Tschombé!

Depuis la fin de l'indépendance katangaise, celui qui avait été l'âme de la résistance au désordre et au massacre vivait en exil à Madrid.

A l'hôtel Palace, l'ancien Premier katangais, flanqué de son fidèle Godefroid Munongo, recevait beaucoup et écrivait encore davantage.

Avec une brutalité un peu naïve, mais qui n'est peut-être qu'une rouerie supplémentaire, Tschombé ne cache pas son jeu : ce n'est plus seulement le Katanga qui



l'intéresse, c'est tout le Congo; il estime que la clef du problème d'Elisabethville se trouve tout autant à Léopoldville et à Stanleyville qu'à Kamina ou Albertville. Le Katanga indépendant a échoué. Qu'importe! Tschombé vise désormais plus haut et rêve d'un Congo fédéral. Mais avec des Katangais à sa tête.

L'ancien chef du Katanga sait, comme pas un, se faire passer pour un modéré, pour un petit commerçant tranquille, si ce n'est pour un humble paysan naïf. Il évite d'attaquer de front le président Kasavubu et le colonel Mobutu. Ceux-là pourront encore servir. Ils sont même indispensables à son plan.

Alors, il se contente de critiquer le Premier ministre en exercice. Et encore du bout des lèvres, ses grosses lèvres gourmandes qu'il sait si bien retrousser sur un éclatant sourire très publicitaire.

C'est presque avec gentillesse qu'il critique Cyrille Adoula... Tschombé sait fort bien, pour l'avoir expérimenté lui-même, que certaines calomnies portent toujours. Ne l'a-t-on pas affublé de cet insupportable surnom de « Monsieur Tiroir-Caisse »? Alors, entre deux portes, il laisse tomber :

— Cet Adoula, il ne manque pas de courage et fait ce qu'il peut pour sortir le pays de l'anarchie, mais quel dommage qu'il soit vendu à Irving Brown et aux syndicats américains...

A Madrid, Tschombé va jouer. Avec intelligence et ténacité, il persuadera ses interlocuteurs qu'un seul homme peut remplacer Adoula et que cet homme se nomme Tschombé.

Autour de lui, virevoltent des militaires et des politiciens, des héros et des crapules, des aventuriers et des idéalistes. Les agents secrets brouillent les cartes. Tschombé, ravi, inquiet, obstiné, vit un véritable roman d'espionnage dont il a l'impression de tirer les ficelles.

Les yeux mi-clos, il laisse dire les visiteurs et pense au temps où, petit commerçant, il visitait ses clients à vélo. Le jeune Moïse a toujours su discuter avec les Blancs. Les aime-t-il? Peut-être pas. Mais il les sait indispensables.

Il n'hésite pas à déclarer : « Ce que je réclame du

monde libre, ce sont des usines qui donnent du travail, des techniciens qui apprennent aux Africains à travailler, des salaires, des bénéfices, des participations qui créent un revenu national. Alors, l'aide des groupes internationaux pourrait être dirigée vers l'organisation de la santé publique et de l'instruction. Tout cela, j'ai l'honnêteté, et c'est cela qui différencie ma politique de certains farceurs africains, de dire que nous ne pouvons pas le faire seuls car nous n'avons ni les cadres ni la discipline nécessaires. »

A Madrid, l'ex-président du Katanga rêve de devenir le futur président du Congo. Il commence à jouer ce personnage avec une faconde et une rouerie efficaces. Tschombé se présente tantôt en paladin et tantôt en maquignon. Il est bon vendeur et le miracle se produit. Quel coup de théâtre!

Le vendredi 26 juin 1964, à l'aube, il débarque à Ndjili, l'aérodrome de Léopoldville, après quatorze mois d'exil volontaire en Europe. Le président Kasavubu l'a fait appeler, le Premier ministre Adoula et le colonel Mobutu sont d'accord avec cette solution de la dernière chance. « Monsieur Tiroir-Caisse » est subitement devenu « l'homme providentiel du Congo ».

Le retour de Tschombé, ce sera notre retour, à nous. Nous, ses Katangais, les « Affreux », mes Léopards...

Quelques jours plus tard, nous avons franchi à nouveau la frontière. Quelle émotion en quittant Teixeira de Sousa! C'est là que nous étions arrivés voici vingt mois, vaincus. C'est en vainqueurs que nous entrons à Dilolo.

Dilolo, première ville katangaise, première ville d'un Congo que nous allons arracher à l'anarchie.

Je me souviens de ce matin-là. Avec quelle impatience l'avions-nous attendu! Notre force, tenue en réserve en Angola, avait pesé d'un bon poids dans les tractations qui ramenaient Tschombé au pouvoir. Le Bataillon Léopard n'avait pas voulu disparaître. Nous franchissons la frontière par chemin de fer et, tout le long de la voie ferrée, la population nous acclame. Des milliers de paysans sont venus voir notre convoi, avec les véhicules chargés sur les plates-formes et les wagons bourrés de troupes. En plus des six pelotons du Bataillon Léopard, huit mille anciens



gendarmes katangais, repris en main par nos cadres, franchissent la frontière. Ils sont commandés par le Major Mwambu et 4 000 d'entre eux vont s'engager à nouveau pour former la 5<sup>e</sup> Brigade du colonel Lamouline où ils constituent le régiment Baka (nom indigène de Kamina).

Les soldats de l'A. N. C. se gardaient bien de se montrer. Nous n'en avons pas vu un seul ni à Dilolo, village frontière, ni le long de la voie ferrée qui nous conduisit jusqu'à Mutshatsha.

Il fallait attendre notre arrivée à Kamina-base pour apercevoir le premier militaire du colonel Mobutu, qui venait d'être nommé général mais n'avait toujours pas réussi à établir la moindre discipline parmi ses troupes. Nous étions les seules forces entraînées du nouveau Congo. Nous avions l'expérience du combat, et la défaite du Katanga, au début de l'année 1963, ne nous avait pas abattus. Nous en connaissions les raisons politiques. Nous avions alors contre nous vingt mille « Casques bleus » tout le poids de la gigantesque organisation internationale de l'ONU.

Nous savions bien que ce n'était pas l'A. N. C. qui nous avait chassés de notre pays. Ces hommes n'avaient jamais rien fait sans être encadrés par les troupes de l'ONU, et ils étaient sortis écrasés et ridiculisés à chaque rencontre avec nous. Dix-huit mois plus tard, la situation paraissait encore pire pour les soldats de Mobutu. Mutinée et pourrie, l'A. N. C. était devenue incapable non seulement de battre le moindre ennemi, mais encore de garder sa propre cohésion. A Léopoldville, les soldats ne valaient pas mieux que les civils.

Alors, tout naturellement, ces civils furent à plat ventre devant Tschombé et ces soldats acceptèrent une nouvelle arrivée de volontaires étrangers.

Ce qui se passait ressemblait fort à une révolution.

Depuis le 3 juillet, le président Kasavubu avait désigné Moïse Tschombé comme formateur du nouveau gouvernement congolais. Les négociations durèrent ensuite six jours car les nouveaux partis politiques congolais — Congrès démocratique africain (modérés), Front commun (Lumumbistes) et Radéco, de l'ex-Premier ministre Adoula — étaient incapables de s'entendre. Des

cadres en vint aux injures, puis aux coups de poing. Puis un soul d'unanimité nationale, Tschombé entama même des pourparlers avec les rebelles du Comité de Libération Nationale. C'est le 9 juillet seulement que le gouvernement sera formé et les « anciens » du Katanga constitueront avec plaisir que Godefroid Munongo est ministre de l'Intérieur.

Par contre, on trouve un représentant de Christophe Cheyze, réfugié pour l'instant à Brazzaville, de l'autre côté du fleuve Congo, et qui va bientôt partir pour Stanleyville, siège du futur groupement rebelle.

Les condamnés politiques sont libérés. Même Antoine Obongo, le plus sanguinaire des héritiers de Lumumba, est tiré de la prison où il croupissait sur l'îlot de Bulambula.

Mais la situation, lors de cette prise du pouvoir par Tschombé, apparaissait dramatique : la rébellion contrôlait au moins les trois quarts du pays et l'A. N. C. ne montrait plus désireuse de pactiser avec elle que de l'écraser.

L'aide militaire étrangère devenait inévitable. Le sous-secrétaire d'Etat américain Williams, qui se rend à Léopoldville, en est vite convaincu et son rapport concorde avec celui de M. Harriman lui-même qui a rencontré à Bruxelles M. Spaak, le Premier ministre belge.

L'organisation d'une assistance technique belge, l'A. T. B., est décidée. Ces cadres ne seront pas, en principe, opérationnels. C'est d'ailleurs une clause de style puisque moi aussi, naguère, j'avais été engagé dans les forces katangaises comme simple instructeur non combattant...

Il faut encadrer les troupes congolaises et les volontaires étrangers qui commencent à arriver en cet été 1964, attirés par un Congo qui recommence à sentir la poudre.

Le 30 juin, à l'instant même où quatre Globemaster des forces internationales de l'ONU décollaient de l'aéroport de Ndjili, un jet, en provenance de Johannesburg, se préparait à atterrir. A son bord, Mike Hoare et quelques-uns de ses hommes.

Mike Hoare, dit « Mad Mike », Mike le Fou. Dans le civil, il préside le yacht-club de Durban. Dans le militaire, il n'oublie jamais qu'il a fait la guerre de jungle



en Malaisie et qu'il en a ramené, avec le grade de major, une solide expérience des commandos.

Sud-Africains, Britanniques ou Allemands, les compagnons de Mike Hoare prétendaient sur les fiches de débarquement exercer des professions aussi pacifiques que celles de comptable ou d'agronome. Tous ont inscrit en face de la rubrique « but du voyage » : « Contrat de travail, assistance technique auprès du Gouvernement de la République Démocratique du Congo. »

Ce sont les premiers volontaires étrangers, recrutés en Afrique du Sud par le « colonel » Puren et que vont bientôt rejoindre des Français et surtout des Belges. Le gouvernement de leur pays ferme les yeux sur le départ de ces hommes. En Belgique, l'accord de Spaak est même officiel; l'étiquette « aide technique » recouvre la marchandise.

A Léopoldville, c'est une débauche de tenues camouflées, de bérets rouges ou verts, de retrouvailles sonores. Les volontaires étrangers sont voyants, un peu trop même. Il va falloir organiser ces petits groupes de baroudeurs, ou prétendus tels. Quelques-uns sont déjà partis au combat, de leur propre initiative. Les autres vont être repris en main et constituer « le fer de lance » de la nouvelle A. N. C.

Tandis que le général Mulamba est chargé des rapports avec les cadres blancs, un officier belge, le colonel Frédéric Wandewalle devient le conseiller militaire du président Tschombé, tout en se mettant au mieux avec le général Mobutu.

Naguère administrateur en chef de la sûreté congolaise, cet officier connaît le pays. Au temps de l'indépendance du Katanga, il fut consul général de Belgique à Elisabethville. Il a réussi à garder l'estime et la confiance tout autant de Moïse Tschombé que de M. Spaak, ce qui suppose des qualités diplomatiques encore plus que militaires. Il possède l'art de comprendre à demi-mot ce qu'on attend. Spaak aurait dit de lui :

— J'aime cet homme, il a le génie de la désobéissance. Comme pas un, le colonel Wandewalle sait « inter-préter » les ordres. Son plan est de constituer, à la fameuse base de Kamina, une Brigade formée de quelque deux cents volontaires et de cinq mille soldats katangais.

Le gouvernement belge — et cela reste important pour l'histoire — lui a donné l'autorisation de recruter dans les cadres de l'active, en Belgique, une cinquantaine d'officiers et de sous-officiers. Ils assureront l'organisation logistique de cette Brigade.

A Kamina, se trouvaient déjà deux cents de leurs compatriotes, aviateurs, personnel de maintenance et unités de défense des aérodromes qui ont été appelés à remplacer les services équivalents de l'ONU.

On dit parfois : « Qui tient Kamina, tient le Congo... » Il s'agit, en effet, d'une des plus importantes bases militaires du monde, avec ses deux pistes d'aviation de 3 kilomètres et son camp modèle : cinquante mille hectares entourés de grillage, de splendides bâtiments pour l'état-major et cinq cents villas pour le personnel. On prétend que cette base a coûté en construction et en entretien dix milliards de francs belges!

Le Katanga devenait, une fois de plus, la plaque tournante de la lutte contre la subversion. Dès mon arrivée à Elisabethville, j'avais été reçu par le colonel Boboso. Il ne m'avait certes pas ménagé les félicitations. Il faisait semblant de ne plus se souvenir que j'étais un de ces « Affreux » qui avaient lutté contre l'A. N. C. Il m'étouffait de compliments, presque d'embrassades. Je n'étais plus un mercenaire mais un sauveur :

— Schramme, vous êtes un Africain. Un vrai!

Le passé semblait bien oublié. Mais on me répétait : — Faites vite!

La situation apparaissait très sérieuse. Les rebelles menaçaient Kamina et Manono, que défendaient à la hâte les premiers volontaires étrangers et quelques techniciens belges.

Au mois de septembre, à Elisabethville, je participais à une réunion avec les autorités congolaises. On me demanda, une fois encore, d'agir rapidement et de rassembler tous mes hommes à Kamina.

Je n'allais plus reconnaître le camp modèle où j'avais accompli une partie de mon service militaire dans les para-commandos. Occupé après l'indépendance par les troupes suédoises de l'ONU et remis au printemps 1964 aux soldats de l'A. N. C., le camp de Kamina avait subi



d'incroyables déprédations. Les occupants avaient percé les toits pour allumer, en plein milieu des salons, les feux de camp où ils réchauffaient leurs gamelles! La piscine olympique servait de lavoir. Tout était souillé et brisé.

Les Léopards devaient passer quarante-huit heures à Kamina, avant d'être dirigés sur Manono. Quant aux Bataillons katangais de Tshipola, ils allaient rester à Kamina, pour être intégrés dans cette fameuse 5<sup>e</sup> Brigade, dont nous allions tous faire partie.

Fer de lance de l'A. N. C. rénovée, nous étions un peu une armée dans l'armée.

Le colonel Lamouline qui commandait la 5<sup>e</sup> Brigade m'apparut vite comme un tacticien plutôt qu'un combattant. Officier d'active, il savait organiser une unité et monter une opération. Travailleur acharné sans cesser d'être aimable, il sut très rapidement se faire aimer de ses hommes. Il avait fort bien compris que les Katangais n'étaient pas comme les autres et savait les prendre. Malheureusement, le colonel Lamouline ne s'entendait pas très bien avec le colonel Vandewalle, beaucoup plus âgé que lui. Petit et mince, le conseiller militaire de Mobutu se montrait aussi rouspéteur que Lamouline restait placide. Seulement, malgré la connaissance de l'indigène qu'il avait acquise lors de son passage à la Sûreté congolaise, Vandewalle restait un peu trop un officier de caserne.

Tous deux avaient donc à former cette fameuse 5<sup>e</sup> Brigade, dont on attendait tant. Près de 6 000 hommes avaient maintenant rejoint Kamina. Ils furent organisés en Bataillons et en Commandos.

Les volontaires sud-africains du major Hoare formèrent le 5<sup>e</sup> Codo<sup>1</sup> où servait notamment un Allemand, le major Muller. Appartenait au même Bataillon, le 9<sup>e</sup> Codo, formé de Katangais sous les ordres du major P., un officier belge.

Les Katangais furent regroupés dans les 11<sup>e</sup>, 12<sup>e</sup>, 13<sup>e</sup>, 14<sup>e</sup> et 15<sup>e</sup> Codos, où ils étaient encadrés par des volontaires étrangers et des officiers belges de l'assistance technique.

1. Abréviation courante de « Commando ».

Quant au Bataillon Léopard, il devint alors le 10<sup>e</sup> Codo. Nous étions près de quatre cents hommes, unis par la camaraderie du combat dans le Nord-Katanga et par la souffrance de l'exil en Angola. Je n'avais perdu qu'un seul de ces huit Blancs qui avaient naguère formé notre unité au camp de Kansimba : notre cher René, tombé au pont de Buyu et dont le sacrifice préfigurait celui de tant des nôtres.

Deux autres Européens s'étaient joints à nous : les adjutants Pierre et Roger. Pierre, ancien des paras-commandos, avait demandé à servir au Bataillon Léopard dont il connaissait la réputation. Très bon sous-officier, il prit tout de suite le commandement d'un peloton. Roger, qui avait fait son temps dans l'infanterie belge, fut affecté au groupe des jeeps de reconnaissance, où servait déjà l'adjutant Louis, arrivé au Bataillon dans les dernières semaines du Katanga indépendant.

Nous les avions amicalement intégrés dans notre équipe, qui comprenait déjà les lieutenants Michel et Norman, les adjutants Christian et François.

Le 10<sup>e</sup> Codo constituait la plus soudée des unités, celle qui n'avait jamais cessé de se préparer au combat. Nous allions enfin recevoir des missions dignes des Léopards.

Le colonel Vandewalle avait établi un plan d'opérations qui tenait compte de l'évolution incessante de la guerre subversive. Le 5 août 1964, Stanleyville était tombé aux mains des rebelles et il fallait porter le gros de l'effort de la 5<sup>e</sup> Brigade vers le Nord. Tandis que les autres Codos fonceront vers la Province-Orientale, on me confiera cette zone du Nord-Katanga que je connais si bien maintenant et dont la plupart de mes hommes sont originaires.

Nous n'étions pas restés à Kamina plus de deux jours et je n'aimais pas du tout l'ambiance de paperasserie et d'indiscipline qui régnait dans ce camp. Avant que cette mauvaise atmosphère n'empoisonne mes hommes, nous sommes partis pour prendre notre cantonnement à Manono. J'y avais aussitôt, selon mon habitude, recruté deux pelotons de jeunes Balubas, ravis d'être intégrés dans le fameux Bataillon Léopard.

Mes soldats, après leur long exil en Angola, pouvaient retrouver leurs familles. Mais dans quel état!



Toute la région avait terriblement souffert. La petite bourgade de Kiambi, autrefois charmante, semblait avoir subi une tornade. La brousse envahissait les rues. Les villages de la savane environnante étaient presque tous abandonnés et détruits. Tant d'amis chers avaient disparu et même les oiseaux désertaient ces champs de carnage et de mort.

Nous reconnaissons à peine ce pays que nous avions naguère pacifié et que les soldats de Mobutu, les milices de Gizenga et les rebelles de Soumialot avaient transformé en désert sanglant, sous les yeux aveugles des soldats de l'ONU.

J'avais donné deux jours de permission à mes soldats habitant dans la région de Baudoinville. La plupart de leurs parents avaient été assassinés. Partout dans la brousse, on découvrait des squelettes.

Les survivants nous racontaient ce qu'ils avaient subi : la peur, la famine, et la torture. Ils osaient à peine croire que nous étions revenus et que leur cauchemar allait prendre fin.

Pas un des Léopards ne profita de cette occasion pour désertir et le triste état dans lequel ils avaient trouvé leur pays les rendit encore plus résolus. Ils regagnèrent Manono pleins de courage et d'ardeur.

Pendant trois semaines, l'instruction fut menée tambour battant.

Pourquoi a-t-il fallu qu'un accident stupide vienne troubler ces jours heureux? Norman se tira accidentellement une balle de revolver dans la cuisse et il fallut le transporter à l'hôpital d'Elisabethville où il devait rester quatre mois. Il allait beaucoup me manquer lors de l'opération qu'allait mener, au sein de la 5<sup>e</sup> Brigade, notre 10<sup>e</sup> Codo.

Le colonel Vandewalle a établi son plan. Les colonnes Lima 1 et Lima 2 vont faire mouvement sur Kindu, pour ensuite pousser sur Stanleyville. Le 9<sup>e</sup> Codo du major P. progressera par Albertville, Lulimba et Kabambaré.

Notre 10<sup>e</sup> Codo suivra les colonnes Lima 1 et Lima 2, mais par la rive droite du fleuve et non par la rive gauche. Nous progresserons donc, entre le colonel Vandewalle

et le major P., et occuperons successivement Kongozi, Muzembo, Kasongo...

Il fallait donc, avant tout, gagner Kongolo, base de départ de l'opération. Le 10<sup>e</sup> Codo devait pour cela se diviser en deux. Une partie rejoindrait directement Kongozi par avion, sous le commandement du lieutenant Michel, mon adjoint. L'autre partie resterait avec moi et progresserait par la route, en faisant de larges détours pour montrer notre présence aux populations de la région.

J'établis un itinéraire en zigzags qui passait par Kiambi, Mbenba, Nyunzu, Kabalo, Katampi et Ebombo. Les Léopards allaient retrouver une région où ils s'étaient battus tous ans auparavant. Partout, le même spectacle de destruction les attendait. Les rebelles ont semé le pillage et le meurtre dans tous les villages. Tous les cadres ont été imployablement massacrés. Les chefs coutumiers, d'abord. Mais aussi les fonctionnaires du gouvernement central. C'est la tactique communiste de l'élimination physique de tous les cadres. Dans ce chaos sanglant, les agitateurs peuvent organiser leur nouvelle hiérarchie. Elle repose sur la mort et la terreur.

Nous progressions dans la brousse où tout n'était plus que cendres. Avec la colonne motorisée, j'avais passé le fleuve Lualaba (futur Congo après Stan') à Kalabo, et je me trouvais sur la rive gauche quand j'ai rejoint Michel et mes éléments aérotransportés à Kongolo.

Il fallait repasser, tous ensemble, sur la rive droite et continuer notre progression vers le Nord.

Mais il n'y avait plus de bac.

En Afrique, quand il n'y a pas de bac, il faut en construire. Je n'ai jamais manqué de pionniers parmi mes hommes et ils se mirent aussitôt au travail.

Nous sommes enfin passés sur la rive droite. Mais nos peines ne faisaient que commencer. Nous devons à nouveau franchir un cours d'eau, la Luika, affluent de la Lualaba. Ma décision fut prise aussitôt :

— Il faut construire un pont. Amenez-moi tout ce que vous pourrez trouver : des fûts, des rails, des planches, et du fil de fer, beaucoup de fil de fer.

Trois jours plus tard, nos véhicules roulaient sur ce



pont de fortune, que je laissais à la garde de cinq guerriers Babembas. De l'autre côté de l'eau, commençait une zone totalement rebelle. Au bout d'une douzaine de kilomètres nous sommes tombés sur notre première embuscade. Elle fut aussi vite dispersée que la suivante, qui prétendait nous barrer l'entrée de Mazomeno.

— En avant!

Mes Léopards bousculent l'embuscade et occupent le village. Il faut continuer notre progression vers Kasongo, toujours plus au Nord, sur la rive droite du fleuve.

Au bout de dix kilomètres, j'ai été arrêté par un contreordre. Un cycliste nommé Malobani, à moitié mort de peur d'avoir si longtemps pédalé seul dans la brousse, m'apportait un message du commandant de la place de Kongolo. Ce papier, griffonné à la hâte, ne laissait aucun doute sur la direction à prendre et on m'indiquait même la vitesse de progression : « Faire demi-tour et foncer sur Kabambaré, 9° Codo encerclé. »

Je haussais les épaules. J'ai horreur de ce terme de « foncer ». C'est en allant trop vite que l'on tombe dans tous les pièges. Personnellement, je ne fonce jamais. La technique des rebelles vient de leurs instructeurs chinois : faire croire à un repli, inciter l'adversaire à progresser vite et à découvrir, lui tendre ensuite une embuscade, d'autant plus meurtrière que son convoi sera plus étiré.

Je n'avais plus qu'à donner les ordres à mon 10° Codo, réuni au grand complet :

— Demi-tour!

J'ajoutai, à l'intention de mes Léopards :

— Ne traînez pas, mais ouvrez l'œil.

Arrivés à Mazomeno, nous prenions la route de Kabambaré. Ce n'était plus vers le Nord, mais vers l'Est que nous allions accrocher les Simbas.

## LA LIBÉRATION DE KABAMBARÉ

*Le désastre du 9<sup>e</sup> Codo.*

*Arracher les survivants aux griffes des Simbas.*

*La marche forcée vers l'Est.*

*En bousculant les embuscades sous un soleil de plomb.*

*Grincements, murmures et cris d'oiseaux.*

*Cinq coups de mortiers dans la nuit.*

*Les rebelles de plus en plus nombreux.*

*Veillée d'armes avant l'attaque.*

*La prise de Kabambaré.*

*Enfin, la délinquance pour les assiégés.*

*Une unité abandonnée par ses chefs.*

La situation avait évoluée d'une façon dramatique. Tandis que les colonnes Lima 1 et Lima 2 poursuivaient leur avance vers le Nord, avec Stanleyville pour objectif lointain, le 9° Codo du major P. et des éléments katanjaks du major Utchadi avaient été écrasés en quittant Albertville et Lulimba.

Le 9° Codo se trouvait à Kabambaré, après avoir perdu presque tout son effectif. La plupart des trente volontaires européens avaient trouvé la mort au cours de leur premier combat. Il y avait à peine une demi-douzaine de rescapés. La situation paraissait encore pire chez les Katangais où tout était perdu : hommes, armement et matériel. Il ne restait que deux pelotons et un seul officier de l'A. N. C. : Utchadi, qui était parvenu à s'enfuir en sautant dans la jeep du major P. ; on pouvait parler d'un désastre.



A Kabambaré, se trouvaient encerclés une soixantaine de survivants, tout ce qui restait de deux Bataillons. Les rebelles avaient mis hors de combat 95 % des effectifs lancés vers l'Est. Ce fut un horrible carnage et peu nombreux sont ceux qui peuvent aujourd'hui témoigner de ce drame.

Je n'avais qu'un objectif désormais : arracher ce qui restait du 9° Codo aux griffes des Simbas. Dès le premier jour, nous étions parvenus à avancer d'une vingtaine de kilomètres.

Vers 3 heures de l'après-midi, il fallut arrêter la progression, tant les hommes étaient fatigués. Nous avons installé un bivouac et, avec les cadres, j'ai préparé l'opération du lendemain.

Dans le plus grand silence, mes hommes se couchent, bien camouflés. Les sentinelles sont en place, les consignes données, la nuit sera brève.

Dès 6 heures du matin, nous sommes prêts à reprendre la route.

Il n'était pas question de progresser autrement qu'à pied. C'était là un impératif de sécurité absolu.

Deux pelotons marchaient en avant-garde. Deux autres assuraient la protection du charroi. Deux autres formaient l'arrière-garde. Tous les véhicules se trouvaient lourdement chargés, car nous devions tout emmener avec nous pour ces opérations.

Les hommes de tête progressaient à 20 mètres de la route, dans la savane. Un tel système rendait l'avance plus longue et plus pénible, mais assurait la sécurité. En cas d'alerte, deux sections par peloton prenaient une formation en tirailleur et les autres sections restaient en flanc-garde. Nous pouvions ainsi déceler les embuscades et contre-attaquer vigoureusement dès le premier coup de feu.

Le matériel du 10° Codo, comme tout le matériel de la 5<sup>e</sup> Brigade mécanisée, me paraissait un peu insuffisant. Aussi nous le respectons au maximum. Mes hommes prétendaient que j'étais plus économe des pneus de véhicules que des semelles de chaussures...

Le charroi se composait de 3 jeeps de reconnaissance, d'une camionnette et de 10 camions. Pour un

effectif de 320 hommes, cela semblait bien pauvre, il me paraissait difficile de parler de nous comme d'un commando « motorisé », alors qu'il nous était impossible d'avancer autrement qu'à pied !

Par contre, l'armement, fusils automatiques et pièces de mortiers, pouvait être considéré comme suffisant. Nous avions des armes modernes et mes Léopards ont toujours bien su les entretenir.

La route devenait fort pierreuse et traçait son sillon dans une savane de très hautes herbes. Tout près de nous, de chaque côté, à 400 ou 500 mètres, se succédaient les montagnes.

Je me réjouissais d'avoir obligé mes éclaireurs à progresser à une vingtaine de mètres de chaque côté de la route, car les rebelles se cachaient sur la bordure même à 2 ou 3 mètres seulement. Ils se trouvaient donc toujours pris entre deux feux et perdaient régulièrement, à chacune de leurs embuscades, la totalité de leurs hommes.

— Que fait là ce camion ?

Un véhicule barrait la route. Petite ruse de guerre pour nous obliger à nous arrêter. Mais les rebelles, en même temps, nous prévenaient de leur présence. Une fois encore, nous n'avons eu aucun mal à les réduire et à dégager la route.

A trois heures de l'après-midi, je donnai l'ordre de faire halte. Mes hommes adoptèrent la formation en « Carré Napoléon » (losange d'un kilomètre de côté, avec les armes automatiques dans les angles et les mortiers au centre auprès du charroi) qui permet d'ouvrir le feu de tous les côtés. C'était une précaution indispensable en pleine zone rebelle.

Nous étions alors arrivés à Lubao, un très gros village. Mes hommes partirent en reconnaissance dans les cases et m'annoncèrent :

— Tout est désert.

Les rebelles, en se repliant, avaient emmené la population mais pas le ravitaillement. Nous avons trouvé de la viande fraîche qui nous a permis d'économiser nos boîtes et de varier l'ordinaire. Quant aux armes, nous ne savions plus qu'en faire. Nos adversaires n'avaient même



pas réussi à emporter les fusils et les munitions des morts, lors de l'embuscade avant Lubao!

Ce village désert restait impressionnant. Quels drames n'avaient pas connu ses malheureux habitants? La nuit tomba très vite. Nous songions à nos camarades du 9° Codo, encerclés à 80 kilomètres de nous. Comme nous aurions voulu les aider plus rapidement! Mais il n'aurait servi à rien de nous faire, à notre tour, anéantir dans une embuscade.

Le lendemain, nous avons repris la progression vers l'Est. Nous avançons lentement, mais sûrement. Le luxe de précautions que j'imposais à mes hommes n'était plus inutile, car en cette seule journée, nous nous sommes heurtés à trois fortes embuscades.

Le même scénario se renouvelait chaque fois. Mes éclaireurs débûsquaient les rebelles cachés le long de la route. Les coups de feu. Les cris. Ces longues rafales d'armes automatiques qui faisaient tressauter l'épaule des tireurs et semblaient mettre le feu à la savane. Après, il n'y avait plus qu'à compter, très vite, les morts rebelles et ramasser leurs armes. Et nous?

— Rien de cassé?

— Non, tout va bien dans chaque peloton. Aucune perte.

— Alors, en avant. Même positif.

Sections et pelotons permutaient pour varier les fatigues et les dangers. Mais la formation ne changeait jamais. Elle avait fait ses preuves.

Je pensais, de plus en plus, au sort des malheureux survivants du 9° Codo qui se trouvaient encerclés depuis plus de dix jours. Si seulement nous pouvions entrer en contact avec eux... Mais ma seule radio T. R. T. se trouvait en panne.

Décidément, la 5° Brigade, dont le gouvernement congolais se montrait si fier, manquait de matériel. Les transmissions sont pourtant aussi importantes que les transports. Passe encore de marcher à pied, mais manquer de liaison devient vite dramatique.

Quand je regardais mes hommes, j'étais effrayé de leur air d'épuisement. Ils progressaient au milieu des hautes herbes coupantes et le soleil tapait de plus en plus dur.

Une bonne végétation couvrait le sol et il fallait à chaque pas s'arracher de cette ignoble masse, visqueuse et brûlante.

Les chaussures trempées déchiraient les pieds, les pantalons coupaient les cuisses, les courroies des équipements et des armes traçaient des sillons rouge foncé, vite douloureux, sur les épaules où la sueur attirait d'innombrables moustiques bourdonnants.

Sans cesse, il fallait s'arrêter, se battre, repartir, s'arrêter à nouveau, prendre les dispositions de combat, reconnaître le terrain, reprendre une progression de plus en plus épuisante, se battre encore.

Les Léopards luttaient contre cette fatigue atroce qui enserrait les tempes et paralysait les jambes. Je les regardais marcher, titubant dans la boue, les dents serrées, pleins de courage.

Mais je n'avais pas le droit de laisser mon Commando fondre entre mes mains. Le cœur serré, j'ordonnai le repos. Nous épuiser n'aurait aidé en rien nos camarades. Il fallait arriver avec toutes nos forces dans la dure bataille qui nous attendait, là-bas à l'Est. J'obligeais mes hommes à manger chaud et à bivouaquer, le mieux possible, au milieu des villages abandonnés.

Tandis que les sentinelles se mettent en place, leurs camarades font sécher leurs chaussettes et tous leurs vêtements au-dessus d'un feu de bois. Tout le monde est en short, torse nu. En fin de journée, le soleil semble se calmer un peu et sa brûlure devient une caresse, au fur et à mesure qu'approche le crépuscule. Chacun organise son repos à sa manière. Les uns soignent leurs pieds endoloris. D'autres mangent avidement. Certains dorment déjà. Derrière les armes lourdes et les mitrailleuses, les guetteurs veillent.

Les gros véhicules, camouflés dans la brousse ressemblent à d'énormes bêtes assoupies.

Les hommes sont groupés autour des feux de bivouac. Je vais les voir, tandis que finit cette nouvelle journée de fatigue et de danger.

Le camp du 10° Codo ressemble à une fourmilière qui connaît une agitation fébrile, avant de brusquement se figer dans le sommeil ou le guet.

Les Léopards me regardent, confiants. Ils sourient, plaisantent, discutent interminablement. J'aime cette



troupe que j'ai entièrement formée avec de jeunes Balubas arrachés à la brousse.

Ce soir, les montagnes paraissent plus proches de nous, plus rudes aussi. Quel pays merveilleux !

Quand le soleil fut près de se coucher, tout le paysage s'enflamma brusquement comme un brasier. Les hautes herbes se découpaient en ombres chinoises sur un ciel de pourpre. L'horizon ressemblait à une coulée de lave en fusion.

Une telle splendeur donnait envie de se mettre à genoux et de ne plus penser qu'à Dieu et à sa Création.

Brusquement, brutalement même, ce fut l'obscurité. Totale. La nuit d'Afrique que viennent, lentement, éclairer les étoiles.

J'entends soudain des cris d'oiseaux, des aboiements, des bruits indistincts mais suspects. Est-ce une alerte ? Tout se calme et c'est à nouveau le silence, immense, presque inquiétant, à peine troublé par le bruit du vent agitant les hautes herbes de la savane.

Je suis avec le lieutenant Michel. Nous parlons de tout et de rien. Ce professeur d'Athènes se révèle un excellent soldat. Il se révèle aussi un ami solide et fidèle.

— Tu veux un whisky ?

Petit luxe du fond de la brousse... Nous buvons lentement. Parlant peu. Écoutant beaucoup. Toujours ce vent dans les herbes.

Michel, comme moi, se trouvait envoûté par l'Afrique. Beaucoup de Léopards ne dormaient pas et chuchotaient doucement, l'œil grand ouvert, l'oreille attentive. Ces cris d'oiseaux nous avaient un peu inquiétés et nous empêchaient de sombrer dans le sommeil.

Vers 11 heures du soir, j'ai distinctement entendu un grincement, comme si on arrachait d'une planche un gros clou rouillé. Je demande à Michel :

— Et toi, tu as entendu ?

— Non, rien.

— Je vais en première ligne.

Je progresse silencieusement vers mes hommes qui veillent. Eux ont entendu le grincement. Ils me désignent même la direction :

— C'est là, devant nous. Mais loin, très loin.

Je m'assieds dans le fossé et j'écoute encore. Rien. Le vent. Puis à nouveau un claquement. Cette fois on dirait que deux planches ont été heurtées l'une contre l'autre.

Je prends ma carte et, bien camouflé, j'étudie le terrain. A 1 500 mètres devant nous, je repère une petite rivière.

Je décide d'attendre encore un peu et d'écouter plus fort que jamais. Il n'y a pas à s'y tromper. Les bruits semblent sortir de terre. On dirait presque des gémissements.

Tout prend un son inquiétant dans la nuit.

Il n'y a plus de doute. Ce sont les Simbas. Il faut agir.

Je m'adresse à l'équipe des mortiers :

— Préparez cinq coups.

Je règle moi-même le tube dans la direction des bruits et je fixe les distances à 1 000, 1 050, 1 100 et 1 200 mètres.

J'attends encore un peu. A nouveau, les cris d'oiseaux. Mais j'ai maintenant compris que ce sont des signaux de reconnaissance entre les rebelles. Le bruit d'une barre à mine. Un aboiement, mais c'est encore un signal. Ils sont bien là !

Je tire les cinq coups, en réglant chaque fois assez rapidement. Le claquement des départs. Les cinq explosions de l'arrivée, très distinctes. Et tout de suite, des boulements. Les obus sont tombés au milieu des Simbas. Soudain, après la lueur des coups de mortier, la nuit paraît plus noire et plus menaçante.

Sur le ciel sombre, on distinguait juste la cime des montagnes. Je songeais, tandis que retombait le silence de la nuit mystérieuse, à toute cette haine qui divise les hommes. Tout, autour de nous n'était qu'enchantement grandiose. Pourquoi fallait-il faire la guerre dans un des plus beaux paysages du monde ?

Je restai longtemps à écouter. Plus aucun bruit. Penchés sur leurs mitrailleuses de 12,7 et de 7,62, mes hommes, autour de moi, guettaient les ténébres.

Ils ne dormirent guère cette nuit-là.

Je suis retourné auprès de Michel. Nous avions beaucoup de points communs et j'aimais le retrouver, quand les opérations nous laissaient quelque loisir.



— Assieds-toi, me dit-il de sa façon charmante. Prends une cigarette et un verre de whisky. On se serait cru si loin de la guerre. Nous avons un peu bavardé. Plus un bruit ne troublait la nuit. Même le vent semblait calmé.

Après la fournaise de la journée, il faisait très bon, presque tiède. Une soirée divine. Je me suis endormi vers 2 heures du matin, après le rapport de la garde ayant relevé les sentinelles. Etrange nuit de paix au milieu de la brousse.

Trois heures plus tard, mon chauffeur me réveilla. Mes hommes avaient déjà replié leurs couvertures et ils attendaient le café du matin.

Nous avons repris la progression à 6 heures du matin, comme la veille. Les hautes herbes se couchaient sous nos pas, et très vite, cette marche devint épuisante.

Je regardais au passage le terrain labouré par mes cinq obus de mortier. Les rebelles avaient essayé de détruire un pont et j'aperçus les planches dont le bruit avait attiré mon attention. Elles étaient abandonnées au hasard, souillées de sang. Mes obus devaient avoir fait du dégât. J'avais réussi à tout mettre sur la route et j'étais assez satisfait de la précision de mon tir.

A la guerre, il ne faut jamais se réjouir trop vite : un kilomètre plus loin, nous nous heurtions à la première embuscade de la journée. Tous les rebelles n'étaient pas morts... Ils semblaient même rudement nombreux en face de nous : cinq ou six cents !

Le bruit devint vite infernal, mais la manœuvre se répéta, toujours la même. Tandis que les voltigeurs progressaient, le tir de nos mitrailleuses clouait leurs adversaires au sol. Les mortiers de 60 les prenaient également à partie.

Les Léopards bondissent à l'assaut, s'emparent des positions rebelles, récupèrent les armes des morts et des fuyards. Fusils et munitions s'entassent au bord de la route. Mon équipe-chasse les ramassera par la suite.

— On continue !

Après une embuscade, il ne faut jamais s'arrêter. Mes pelotons de tête continuent donc à avancer. Trois kilo-

mètres plus loin, ils tombent sur une nouvelle embuscade.

C'est encore plus sérieux que la précédente.

Ils ont des mortiers !

Mais oui, les obus commencent à tomber autour de nous, un peu au hasard. Les Simbas ne savent guère régler la direction et encore moins la distance.

Nous nous protégeons un moment, puis observons les alentours et reprenons la progression. J'ai donné l'ordre de ne pas encore répondre au feu.

En silence, l'arme au poing, les Léopards bondissent dans les hautes herbes.

L'aperçus soudain un éclairer ennemi. Puis tout un groupe derrière lui. Il faut soutenir ma progression. Je fais mettre en batterie trois tubes de mortiers de 81.

— Dix coups chaque !

Les trente obus sèment une incroyable pagaille au milieu des rebelles qui se replient en désordre sur la route de Kaniki. Leurs pertes en matériel, en armement et surtout en hommes, seront une fois de plus, écra-

sées. Et ce fut, à nouveau, la progression, jusqu'à 3 heures de l'après-midi. Je tenais beaucoup à ce rythme de neuf heures de marche en début de journée.

Nous étions dans un tout petit village, où je fis former le fameux « carré Napoléon ». J'étais ravi de voir mes éclaireurs habillés de longues herbes, ce qui constituait le plus efficace des camouflages.

Les Léopards, invisibles, n'en devenaient que plus dangereux.

Le lendemain, nous devons enfin arriver à Kabambaré. Nous nous sommes installés pour le dernier bivouac de cette longue marche. Les hommes se réjouissaient de voir se terminer leur calvaire. Les pieds ensanglantés ils se réunissaient par petits groupes pour savourer un festin tel que nous n'en avions encore jamais connu au cours de cette opération. Comme viande, de la chèvre et du mouton ; comme légumes, des haricots et du riz à l'huile de palme ; comme boissons, du café et du whisky. Nous fêtions la victoire avant même de l'avoir remportée ! Mais nous étions si confiants...



Chacun s'installa pour la nuit en songeant que ce serait la dernière avant l'attaque.

J'étais content de toucher enfin au but et content de savoir mes hommes heureux. Je songeais que le Congo aurait été un pays merveilleux sans cette guerre stupide.

Je ne pouvais m'empêcher d'admirer la beauté de ce paysage. Les plaines s'étendaient, toutes vertes, entre les chaînes de montagnes. Le gibier circulait, libre, dans toutes les forêts. J'imaginai ce piétinement incessant des animaux. Eléphants, buffles, antilopes, singes, serpents. Et, les plus beaux de tous, ces léopards à qui nous voulions ressembler.

Au milieu d'un décor de Paradis terrestre, on aurait voulu oublier la guerre, ses servitudes et ses drames.

Mais nous n'avions pas le temps de rêver :

— Nettoyage des armes...

Chacun savait qu'il tenait entre ses mains ces outils terribles qui donnent la mort. Nos camarades du 9<sup>e</sup> Codo nous attendaient, encerclés à Kabambaré. Nous avions le devoir de gagner la rude partie qui allait s'engager le lendemain.

C'est au crépuscule que j'aimais réunir autour de moi les chefs de peloton. De toute la journée, ils n'avaient pas eu le loisir de quitter leurs hommes. Maintenant venait l'heure de la détente.

Tout en évoquant l'opération du lendemain, j'apprenais à mieux connaître ceux qui m'entouraient.

Chacun parlait tour à tour et, presque malgré lui, évoquait les secrets qui avaient marqué sa vie. Je connaissais ainsi peu à peu leurs souvenirs d'enfance, leurs espérances et leurs désillusions. Au fond de la brousse africaine, nous n'avions plus rien à nous cacher. Nous étions tous des frères d'armes. La nuit, enfin, nous enveloppait de ses ombres mystérieuses. Et puis, ce soir-là, nous étions à la veille d'une bataille.

Moment toujours émouvant. Demain, nous allions nous battre. Nous n'en doutions pas : Kabambaré serait à nous. Mais tous verraient-ils la victoire ?

Comme chaque soir, je devais retrouver Michel. Nous aimions tant bavarder. Mais il faut nous reposer avant cette journée, la plus dure de toutes. Les rebelles, tellement étripés depuis quelques jours, ne vont-ils pas se battre avec l'énergie du désespoir ?

Le lendemain matin, le jour nous parut se lever encore plus tôt que d'habitude. La journée qui commence sera une grande journée pour les Léopards. Nous sommes à 17 kilomètres de Kabambaré et la bourgade sera à nous ce soir.

Deux kilomètres avant le croisement de Kaniki, je donnai un ordre bref à mes pelotons de tête :

— En trailleurs !

Les tubes de mortiers se préparent à les appuyer. Les deux pelotons du centre et de l'arrière-garde sont prêts à soutenir leurs camarades des pelotons de tête.

Ce fut soudain un feu d'enfer. Les rebelles nous accrochaient. Enfin, la vraie bataille commençait.

Nous progressons par bonds de 10 mètres. Tantôt ceux du côté droit de la route avancent d'abord, puis ils se couchent, tandis que s'élancent leurs camarades du côté gauche. Cette progression « en perroquet » donne les meilleurs résultats. Nous n'avons pas hésité à nous déployer sur 300 mètres de chaque côté de la route, ce qui fait un front de 600 mètres. Nous sommes dans une plaine. Les montagnes commencent à plus d'un kilomètre de la route. Nos adversaires manquent de couverts pour décrocher.

Les mortiers attendent mon ordre :

— Commencez le feu !

Les obus encadrent le carrefour, à 500 mètres devant nous. Un solide tir de barrage sur l'arrière coupe la retraite aux rebelles. J'ordonne de tirer une vingtaine de coups par tube. Les explosions claquent sec et la montagne en répercute l'écho. Le feu du ciel semble tomber sur nos ennemis qui plient sous cet orage dont chaque éclair et chaque coup de tonnerre sème la mort.

Tandis que les « artilleurs » servent les mortiers avec une précision incroyable, les fantassins donnent l'assaut en tirant tous les cinq pas. C'est un véritable rideau de feu qui s'avance sur les rebelles.

Les mitrailleuses de 12,7 et de 7,62 se mettent de la partie.

C'est désormais un feu continu qui brûle la brousse en avant de mes hommes. Les Simbas s'écroulent sous cette mitraille. Je fais arrêter cet épouvantable carnage dès que cesse toute résistance.

J'avoue que je n'ai jamais osé compter les corps épar-